

“de la puissance Anglaise en Amérique, le sera par un bras Canadien.”

Quelques voix sans autorité ont bien de temps à autre fait résonner le mot d'indépendance ou d'annexion, mais le nombre d'adhérents qu'elles ont recrutés est trop peu nombreux pour qu'il en soit fait mention. Ces voix étouffées à l'instant ont trouvé peu d'écho au milieu de la population Canadienne qui n'aime pas les changements constitutionnels.

D'ailleurs qu'aurions-nous à gagner à briser le lien colonial ?

Les Anglais d'Ontario ou des Etats-Unis seraient-ils mieux disposés vis-à-vis de nous, si nous étions indépendants ou annexés, que les Anglais de Londres ? Il est permis d'en douter.

Nous avons donné des preuves indéniables de notre loyauté dans le passé en repoussant l'invasion Américaine sous les murs de Québec, où tomba Montgomery, et dans les plaines de Chateaugay.

Tout récemment encore, l'empressement avec lequel la milice canadienne volait à la défense de la frontière, lors de l'invasion féniennne et l'offre généreux que bon nombre d'officiers Canadiens ont fait de leur service en prévision d'une guerre Anglo-Russe sont autant de témoignages qui attestent hautement la loyauté des Canadiens.

#### Quatrième Partie.

##### Les Canadiens Laborieux.

Quelque soit la gloire que le succès des armes fasse rejaillir sur une nation, les effets de la guerre sont trop destructeurs pour ne pas la considérer comme une triste nécessité et un malheur public.

“Celui, dit un auteur, qui a fait naître deux brins d'herbe là où il n'y en avait qu'un seul, a fait plus pour l'humanité que le conquérant qui a gagné vingt batailles.”

La vie d'un grand peuple n'est pas seulement à ses comices et à sa tribune mais avant tout à ses foyers. Or le foyer ne se maintient que par le travail, cette loi inhérente à notre nature.

Le travail chez quelques nations si-

gnifie surtout le commerce, les entreprises industrielles, le bruit des manufactures et l'activité des ports de mer ; chez d'autres il signifie le sillon que trace le laboureur et les moissons abondantes que Cérès lui apporte d'une main généreuse comme récompense de ses sueurs.

Nos aptitudes et nos tendances nationales nous rangent parmi ces dernières. L'agriculture est la principale occupation de la masse de notre population et elle est aussi ancienne chez nous que notre histoire.

Il n'y avait qu'une poignée d'hommes dans le pays quand les Hébert et les Couillard ensemencèrent les premières terres.

Les sauvages qui préféraient les émotions et les aventures de la chasse n'éprouvaient que du mépris pour l'agriculture.

Ils laissaient aux femmes de leur wigwam le soin de jeter en terre quelques grains de maïs qu'ils broyaient ensuite pour en faire du froment.

L'agriculture est non-seulement une noble occupation, mais elle attache davantage l'homme au sol de la patrie.

Elle le fixe à un coin de terre, l'arrête à la prairie ou au vallon dont la fertilité lui a souri davantage.

Là il élève sa hutte et contracte avec le sol, un attachement qui se transmettra à sa postérité.

Ses enfants, plus tard, en foulant l'héritage qui leur a été légué, diront plus d'une fois : “ C'est ici qu'a vécu mon père. Près de cet arbre il est venu reposer son front ruisselant de sueurs ; près de ce ruisseau émaillé de fleurs et qui se perd en murmurant au milieu de la prairie, ma mère est venue apporter quelques gâteaux ou quelque doux breuvage pour reconforter et rafraîchir son époux.”

Qu'on demande aux Canadiens obligés d'aller chercher à l'étranger l'abondance qui ne venait pas assez vite au pays, quelles émotions ils ont éprouvées en revoyant le toit paternel et la terre cultivée par leur père ? Lorsqu'après plusieurs années d'absence, ils reviennent au pays et que la mort ou les mauvaises années ont fait tomber entre d'autres mains le patrimoine paternel, s'il leur arrive parfois de passer auprès de la chaumière natale, on les voit s'arrêter comme instinctivement près de la borne du chemin.—